



FÉDÉRATION DES INTERNATIONAUX DU SPORT FRANÇAIS

**Maison du Sport Français
1 avenue Pierre de Coubertin – 75640 Paris cedex 13**

LE RELAIS DES INTERNATIONAUX

N° 47 - février 2009

LE MOT DU PRÉSIDENT

La soirée de célébration de la XVIème promotion des Gloires du Sport nous a permis une fois de plus de vivre des grands moments. Nos 'anciens', nos 'Gloires' en nous permettant de les honorer nous ont rappelé toute la richesse du monde du sport, de ses valeurs qui nous unissent.

Les objectifs et missions que la Fédération des Internationaux du Sport Français et ses dirigeants se sont fixés peuvent paraître simples, voire simplistes à l'avis de certains, mais lorsqu'on les analyse ils se révèlent bien primordiaux. L'évolution de la société, l'oubli de certaines valeurs, montrent la nécessité d'appliquer les principes fondamentaux de l'entraide et de la prospérité mutuelle, de l'abnégation, de la générosité, de la reconnaissance de l'excellence, du dépassement.

Comme l'affirmait Antoine de Saint Exupéry « Pour ce qui est de l'avenir, il ne s'agit pas de le prévoir, mais de le rendre possible ». C'est pour cela que nous devons poursuivre ce que nos prédécesseurs ont initié avec force et conviction en joignant nos efforts et nos conceptions. Il nous appartient de continuer à faire ce qui nous semble juste et droit et de garder en mémoire, que les joies de voir la réussite de certaines de nos actions, doivent apaiser nos peines.

Je tiens à dire toute ma gratitude à tous ceux qui œuvrent pour la FISF.

François BESSON

LES GLOIRES DU SPORT

Les « **Gloires du Sport** », initiative de la Fédération des Internationaux du Sport Français prise en janvier 1993, a pour but de raviver et d'illustrer le souvenir de générations d'athlètes, de dirigeants et de personnalités qui ont fait la grandeur sportive de notre pays depuis bien plus d'un siècle.

PRÉSENTATION DES GLOIRES

Après les discours de bienvenue et d'accueil, le moment tant attendu par les Amis du sport est arrivé. Comme chaque année, les présentateurs, personnalités soigneusement choisies, ont conduit au podium les nouveaux élus ou leurs représentants en commençant par la Gloire d'avant 1914.

Après un rappel de la brillante carrière du champion, journaliste sportif et promoteur avec son frère Louison de la thalasso-thérapie, que fut Jean BOBET président de l'Amicale du Cyclisme, Jean Durry lui demande de faire l'éloge de :

Gustave GARRIGOU

« Aujourd'hui, on ne fait plus dans le récit, on fait dans l'investigation. C'est un genre qui fait recette : on fouine, on creuse et on finit toujours par trouver le défaut dans la cuirasse des héros. Aussi bien, Mesdames et Messieurs, commencerai-je l'éloge de Mr GARRIGOU par un véritable scoop en vous révélant la tache d'ombre qui obscurcit le palmarès du champion. Voilà un coureur cycliste qui a participé à 8 Tours de France consécutifs entre 1907 et 1914, sans jamais abandonner certes, mais qui a commis l'extrême indécatesse de terminer 5^{ème}, 5^{ème} seulement, en 1914. Cette faute de goût est d'autant plus condamnable que Garrigou avait auparavant terminé : 1^{er} en 1911, trois fois deuxième en 1907, 1909 et 1913 et deux fois troisième : en 1910 et 1912 ! Que du podium en quelque sorte... Alors, 5^{ème} seulement en 1914, çà interpelle forcément.

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque je l'ai rencontré en 1961, Mr Garrigou m'a expliqué qu'il n'était pas au mieux en 1914. Un de ses collègues allemands lui avait dit au printemps « *Ne viens pas courir en Allemagne, Gustave, il se passe de drôles de choses.* »

J'ai donc pardonné son indécatesse à Mr Garrigou et je n'ai finalement retenu que ce qui doit être un record absolu de régularité : Imaginez que sur 117 étapes disputées en 8 Tours de France, Gustave Garrigou a terminé 96 fois dans les dix premiers !

En août 1914, Garrigou a trente ans. Il a été champion de France à deux reprises ; il a rem-

porté Paris-Bruxelles, Milan-San Remo, le Tour de Lombardie et quelques autres courses de moindre importance sur route et sur piste. Trente ans, sa carrière est terminée et il le sait.

Le 2 août, il part à la guerre. Le soldat Garrigou passe quatre ans au front comme canonnier de deuxième classe. Il en revient avec le Croix de guerre portant une étoile. C'est à ce moment-là, seulement à ce moment là, que Garrigou révèle sa véritable identité. Il ne s'appelle pas Gustave mais Cyprien comme il est précisé sur son livret militaire. Cependant Cyprien ne sera pas troublé qu'on l'appelle toujours Gustave.

Tout de même Cyprien Gustave un drôle de cachotier. De son vivant, il n'a jamais voulu contrarier les journalistes qui l'ont fait naître à Paris ou à Pantin. C'est en 1995, trente-deux ans après sa mort qu'un chercheur opiniâtre a découvert que Cyprien Gustave Garrigou était né le 24 septembre 1884 à Vabre Tizac département de l'Aveyron. Lorsque ses parents avaient quitté l'Aveyron pour Paris ou plus précisément Pantin pour y tenir une épicerie, il avait déjà sept ans.

A 35 ans, après la guerre, Garrigou choisit de s'investir aussi dans le commerce. Il achète un grand magasin à Paris, un magasin qui fait office de quincaillerie et bazar. Il est situé à Montmartre au n° 17 de la rue Lepic, aux trois quarts de la fameuse côte. Le maître des lieux reçoit la clientèle en blouse impeccable sur chemise et cravate. Le commerçant se montre aussi raffiné que naguère le champion que l'on surnommait "l'Élégant".

Il quitte la rue Lepic peu avant la seconde guerre mondiale et s'installe en banlieue, à Vaires-sur-Marne, toujours dans le commerce de la quincaillerie. Le magasin des Garrigou s'appelle "le Grand Bazar". Il tiendra ce commerce avec son épouse Céline et ses deux enfants, Suzanne et Lucien, jusqu'au début des années cinquante. Fatigué, Cyprien Garrigou se retire en 1953. Il a 69 ans et s'installe dans une belle maison à Esbly, non loin de Lagny-sur-Marne. C'est là que je l'ai rencontré en 1961.

J'ai le souvenir d'un homme d'une grande pudeur et de simplicité. Ses voisins ne savaient rien du champion qu'ils côtoyaient. Sa maison ne s'appelait ni "Au Tour de France", ni "Au Galibier". Comme j'insistais pour qu'il me parlât du 1^{er} Galibier, celui fameux de 1911, celui qu'Henri Desgrange a célébré dans l'une de ses plus grandes envolées lyriques : « *Aujourd'hui mes frères, nous nous réunissons dans une commune et pieuse pensée à l'adresse de la bicyclette...* »,

Monsieur Garrigou m'a raconté sans emphase qu'il avait grimpé tout du long en grignotant des petits gâteaux, des bouts de sucre et en buvant du thé très fort. Devant mon étonnement, il a fini par se lâcher : « *Ah ce jour-là, Monsieur, c'était du bon travail.* » et c'est tout.

La seule confidence que je lui ai arrachée concerne l'argent. On disait de cet aveyronnais qu'il savait compter les sous. En dehors de ses gains de course qui étaient importants, le coureur Garrigou percevait de sa marque de cycles un salaire annuel de 12.000 francs. Sans démentir cette information il m'a dit, les yeux dans les yeux et avec une pointe de fierté, « *qu'en ce temps-là, Monsieur, un député gagnait 900 francs* ».

Fermez le ban.

Au cimetière d'Esbly où il a été enterré en 1963, sa tombe porte le nom de Cyprien Garrigou. Comme si Gustave n'était pas mort... »

C'est sous les applaudissements nourris que Jean BOBET remet la médaille de Gloire du Sport de Gustave Garrigou à son arrière-petit-fils Daniel.

* * * * *

Pour la Gloire suivante, Jean Durry demande à Gérard BOSCH, dont il rappelle qu'il fut DTN avant d'être Président de l'Académie du Basket et chantre de ce sport, de nous présenter :

Roger ANTOINE

« Nous sommes le 18 avril 1951, à la salle Japy bien connue des basketteurs. Ce soir-là quelques-uns s'échauffent par petits groupes ; certains sifflotent le "Sweet Georgia Brown" des Harlem Globe Trotters. Ce sont les "Harlem du PUC", une « équipe de fortune qui doit s'affronter pour le plaisir aux journalistes sportifs parisiens, en lever de rideau du très sérieux PUC-Barcelone.

Parmi les "décontractés", l'un d'entre-eux, plutôt malhabile balle en main, attire pourtant l'attention des premiers spectateurs. Mais qui, parmi eux, pourrait s'imaginer que cette rencontre folklorique révélerait un des meilleurs basketteurs français ?

Ses qualités n'ont, en tous cas, pas échappé à GRAVAS et à FREZOT, les maîtres à penser estudiantins. A coup de séances de rattrapage, ils vont faire du Stadiste coureur de 110m haies, un basketteur suffisamment présentable pour être introduit dans l'équipe première universitaire au

début de la saison 1951/1952 et lancé dans le grand bain à la première occasion.

Doté d'une motricité très riche, qui lui aurait permis de briller dans beaucoup d'activités, il trouvera en quelques mois sa place et son utilité dans le groupe puciste. Dans le même temps, il attirait l'œil du sélectionneur et frappait à la porte de l'équipe de France. Il n'avait que six mois de basket de haut niveau.

Belle ascension, reconnaissons-le, pour l'enfant de Bamako. Ayant le sens du jeu collectif et nanti de capacités athlétiques rares pour l'époque, il deviendra un exemple et bientôt l'emblème du réputé basket puciste. Une "vedette" en somme comme l'époque désigne ceux qui font le spectacle mais une vedette sans club de fans...

... D'abord parce que ce n'est pas dans l'air du temps et surtout pas dans la nature de Roger. Car l'homme est discret, pudique, secret, même pour ses amis ; « *un prétentieux* clament les autres, *qui prend toujours ses distances et*

manque de chaleur dans les troisièmes mi-temps ».

Lui, n'en parle pas, garde ses fous rires et son excellent poulet au curry pour les intimes et se contente d'être bon équipier, bon camarade et fidèle à ses couleurs. Et s'il lui arriva de les abandonner pour quelques temps, ce fut uniquement en raison d'incompatibilités de plus en plus pesantes avec le maître Frézot. Il faut bien que les caractères se frottent.

La tempête passée, il reviendra chez lui, à Charlety et le C.O. Billancourt ne sera qu'une parenthèse qui lui aura toutefois permis de découvrir Jacques PERSONNE et de s'en faire un ami.

Et l'équipe nationale à la porte de laquelle nous l'avions laissé au cours de l'hiver 1951 ? Il y reviendra 66 fois entre 1951 et 1960, souvent en tant que capitaine et s'il lui fit quelques infidélités, les raisons étaient professionnelles ou familiales. On ne se construit pas une vie, même avec une internationale de basket, sans quelques sacrifices. Les siens furent sportifs sans toutefois laisser passer les grands rendez-vous de la décennie.

Championnat du monde de Rio en 1954, avec une belle quatrième place, renouvelée deux années plus tard aux Jeux Olympiques de Melbourne et pour terminer ceux de Rome en 1960, qui après la déconvenue de la 10^{ème} place, sonnèrent, à 31 ans, sa retraite internationale.

Leader moral de ce groupe, il s'était engagé dans son capitaneat avec le même sérieux qu'il mettait dans son travail d'ingénieur chez Renault. Exigeant avec lui-même, exigeant avec les autres. Telle était sa ligne de conduite.

Sa carrière internationale remise dans l'armoire aux souvenirs, il s'engagea à fond avec le PUC pour conquérir les titres nationaux qui lui manquaient : Coupe de France en 1962, couplée au titre de Champion de France 1963. Un trophée longtemps convoité, souvent approché mais qui, cette fois, n'échappa pas à la phalange estudiantine.

L'année suivante, en 1964, Roger sera le premier capitaine de la première équipe d'Europe. Une reconnaissance prestigieuse, qu'il apprécia à sa juste valeur.

Peu de Français se sont retrouvés à un tel rang; pour tout dire, il fut le premier et demeure pour l'instant le dernier.

Que faire après tant d'éclats ? Il s'essayera bien quelques temps à l'entraînement mais le quittera bientôt, accaparé par d'autres préoccupations. Il n'omettra cependant pas de donner quelques heures aux jeunes de son petit club de banlieue. Enfant de l'Afrique, spontané, et produit de l'orthodoxie européenne, Roger décédé trop tôt, peut être considéré comme le patriarche des générations actuelles.

Il fut dans les années 50, le promoteur d'un style de jeu explosif qui, depuis, a fait des petits ; c'est pourquoi plus d'un demi-siècle après, il n'est pas incongru de le placer en bon rang dans la mémoire collective de notre sport.

Cette soirée nous permet de l'accueillir solennellement parmi celles et ceux qui ont fait la gloire du sport français. Il rejoint dans ce panthéon, ses camarades basketteurs Anne-Marie COLCHEN, Jacky CHAZALON, Robert BUSNEL, André BUFFIERE et Alain GILLES.

Une sacrée belle équipe ! »

Gérard BOSC remet à Alice ANTOINE-SEILLIER la médaille de Gloire du Sport de son époux sous les applaudissements de l'assemblée.

* * * * *

C'est Serge LAGET, un homme particulièrement discret, défenseur de la mémoire du sport, archiviste durant de longues années au journal l'Equipe, providence des chercheurs, signataire de nombreux ouvrages qui font référence, que Jean Durry appelle pour faire l'éloge de :

Roger BEAUFRAND

« Vous ne le connaissez pas ou mal, Roger BEAUFRAND, et vous avez des excuses puisque c'était le Daniel Morelon des années 1926-30. Un cycliste, un pistard, un sprinter, un de ces équilibristes au maillot de soie, dont Tristan Bernard disait, « qu'ils jouent leur vie sur 500m ». Et comme Daniel, Roger gagne beaucoup à être connu, et l'on gagne encore plus à le connaître.

Mais si ! souvenez-vous, vous le connaissez un peu. Si je vous dis qu'il aurait eu 100 ans le 25 septembre, ça vous revient ? Oui, vous en avez entendu parler en 2005, au moment de la candidature de Paris, quand on s'est aperçu que la France avait la chance de posséder du côté de Béziers, le doyen des champions olympiques mondiaux. Comme il était né le 25 septembre 1908 à La Garenne-Colombes, calculez, ça lui

faisait presque 97 ans. On l'a redécouvert et fêta malgré lui, sans qu'il demande quoique ce soit, car Roger c'était un homme de l'ombre, la discrétion même, la pudeur. A l'époque, il n'avait pas la Légion d'honneur, « *qu'un sportif l'ait, c'était la galvauder, disait-il, elle est faite pour les soldats.* » Il ne l'avait jamais demandée. Roger n'avait pas besoin de ça, vivant heureux, discrètement dans une famille l'entourant de toute son affection, et l'aidant à surmonter les pépins de l'âge, car on n'arrive pas à 97 ans sans tomber, même si l'on a été un sprinter détenant les records du Vel d'Hiv. Marc son fils, et Martine sa belle-fille, qui nous ont fait l'amitié d'être là ce soir, l'aidèrent donc à surmonter tous ses ennuis. C'est d'ailleurs eux, qui se dirent alors, « *que cette fameuse légion d'honneur, ce serait quand même une jolie récompense pour Roger* », qui tout modeste qu'il soit n'en avait pas moins fait retentir la Marseillaise sur le stade vélodrome en briques rouges d'Amsterdam, un certain 7 août 1928. C'était les Jeux Olympiques, ceux de la 9^{ème} olympiade. Il en parlait rarement, pour ne pas dire jamais Roger, mais il l'avait fait, et quelque part, il se souvenait bien avoir battu en finale, chez lui s'il vous plaît, le hollandais Mazairac. On lui avait aussi raconté que magiquement en apprenant son succès à la T.S.F. par téléphone ou télégramme, son oncle ou un supporter s'était aussitôt mis à la fenêtre avec un mouchoir blanc, et aussitôt toutes les fenêtres de la rue d'Alsace à La Garenne, sa rue, s'étaient joyeusement couvertes de signaux blancs.

Et son retour alors ? Il avait été fêté comme un héros, porté en triomphe... Il n'avait pas 20 ans. La seconde guerre où il avait eu une conduite digne et héroïque sur le terrain –sergent décoré au feu– puis prisonnier en Allemagne, avait plus tard remis les choses en place, à plat.

En 1944, descendu à Béziers rejoindre sa future épouse, il était devenu viticulteur. La lenteur après la vitesse. Les trois quarts de l'année, il travaillait sa vigne, vendangeait. L'hiver il était représentant en engrais. C'était un vaillant le Roger. La graphologue à qui nous avons confié des lettres du champion, nous précise même : « *qu'il était doté d'une exceptionnelle vitalité, qu'il était volontaire, persévérant, ambitieux, organisé, maître de ses émotions, tout en étant un charmeur persuasif, passionné et raisonnable, volontiers aiguillonné par un grand sens du panache. A posséder déjà le profil idéal du parfait sportif de haut niveau.* »

Et le haut niveau à l'époque, c'était quoi pour un gamin de La Garenne-Colombes ?

Les Jeux Olympiques à Colombes justement, où en 1924, il avait vu Nurmi et les footballeurs uruguayens donner un extraordinaire récital. Oui,

il avait un peu tapé dans la balle ronde, avec ses copains du quartier, les frères Geronimi des internationaux, et vu aussi Lucien Michard devenir champion olympique de sprint à la piste municipale de Vincennes. Il avait dû y aller avec son oncle Dartois, qui lui faisait partager sa passion pour le sport et la culture physique. Roger allait avoir 16 ans, une vocation naissait. Certificat d'études en poche, alors le sésame absolu, il devint vite employé aux écritures d'une banque, puis chez son constructeur de cycles Baggi-Samyn, car il calligraphiait merveilleusement.

Pardon, je m'éloigne... vous avez donc fait la connaissance du champion en 2005. Ensuite les plus attentifs se souviennent que l'on a encore un peu parlé de lui, quand après mille démarches lancées par les siens, et relayées par Monsieur Jean-François Lamour, Madame Berlioux, Jean-Claude Killy ou M. Bénard, il fut enfin distingué par la Légion d'honneur. Le Chevalier Beaufrand, ça a de l'allure non ? Et ce 22 février 2007, quand Jean-Claude Killy rencontra donc le doyen, pour lui remettre la fameuse médaille, je puis vous dire que ce fut inoubliable. On eut l'impression que les champions se connaissaient depuis toujours. Roger qui d'habitude entendait mal, passa quatre heures étonnantes avec le skieur. Il faut les avoir vus feuilleter les albums souvenirs, fait parler le maillot en soie de champion olympique. Il faut avoir entendu Killy rendre hommage à ce champion dont la vie professionnelle et familiale fut aussi droite et honnête que sa carrière de champion.

La magie olympique, elle était là, avec ces deux porteurs du feu sacré se rencontrant dignement, joyeusement, affectueusement. Ils parlèrent doucement, ils avaient des choses en commun, la banlieue, les rallyes, les Jeux de Grenoble dont Roger avait porté la torche sur les avenues Paul Riquet. Ils se quittèrent à regret au terme d'une journée bouleversante qui fit honneur au sport, au mouvement olympique et à une famille merveilleusement unie. Ce soir-là, comme d'habitude, Roger savoura son petit verre de vin sucré du Languedoc, son seul doping, et commença doucement son dernier tour de piste pour nous quitter dix neuf jours plus tard.

Roger n'a pas eu 100 ans, mais pour nous, il est éternel. Il entre dans « Les Gloires du Sport ».

Là-bas, là-haut, il a retrouvé Lucien Gaudin, Virginie Hériot, Marguerite Radideau-Schoebel, les haltérophiles François et Hostin, et Sera Martin, et El Ouafi, et Jules Ladoumègue, toutes et tous ses camarades de ces Jeux d'Amsterdam, où la flamme brûla pour la première fois et les réchauffa.

Oui, Roger fut un grand serviteur du sport français, à un moment où il balbutiait encore. Qu'il ait remporté une centaine de victoires en Grand Prix sur toutes les pistes d'Europe et quelques championnats de France, vous vous en doutiez, pourtant vous ignorez sûrement qu'il aurait dû être champion du monde en 1928. En effet, à Budapest, le juge à l'arrivée se trompa et le vola, attribuant la victoire au danois Falk-Hansen. Roger fut déçu meurtri, mais surmonta l'injustice. Panache ! Panache !

Ensuite il passa professionnel ; il retrouva Michard, Faucheux, Choury et Gérardin. Il tira son épingle du jeu entre deux passages sous les

drapeaux. Pourtant, vous l'avez compris, Roger était essentiellement amateur, corps et âme, et olympique. Les aléas du professionnalisme excédaient ses ambitions et mettaient à l'épreuve sa réserve naturelle et sa droiture.

Dernier trait résumant le champion et l'homme toute sa vie – le chic type comme on disait -, Roger Beaufrand a été fidèle à son constructeur Baggi-Samyn en n'utilisant que sa bicyclette bleue. Mais ceci est, je crois, une autre histoire pas si lointaine d'ailleurs, puisqu'on nous dit qu'une main admirative aurait rajouté les anneaux olympiques sur le caveau de Roger Beaufrand. »

Monsieur Marc Beaufrand très ému, reçoit la médaille de Gloire du Sport de son père, des mains de Serge Laget.

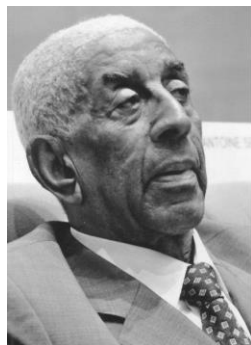
* * * * *

Pour la Gloire suivante, Jean Durry demande à Jean DONGUES son prédécesseur à l'animation, personnalité des plus connues des amis de la FISF, grand connaisseur de tous les milieux sportifs d'hier et d'aujourd'hui, de bien vouloir présenter :

Victor SILLON

« Malgré la place qu'il tient dans le Sport français, malgré ses titres, Victor SILLON n'a jamais regardé les autres de haut. Façon de parler quand il s'agit d'un Perchiste ! Victor Sillon, un Seigneur de l'athlétisme, jugez plutôt.

Dix fois champion de France d'une spécialité si exigeante. Détenteur du record de France 14 années durant en ayant fait progresser celui-ci de 20 centimètres. Soixante-trois fois sélectionné en équipe de France et notamment à l'occasion de tous les Jeux olympiques de l'après-guerre. Ainsi le retrouvera-t-on à Londres en 1948, à Melbourne en 1956, à Rome en 1960, défendant nos couleurs de façon très positive puisque chaque fois finaliste. Mais au fait pourquoi pas en 1952 aux Jeux d'Helsinki ?



Tout se présente pourtant fort bien cette année là. Victor Sillon est en pleine montée au sens le plus complet du terme, et bien sûr, il est sélectionné. Mais soudain, c'est la catastrophe : le 23 mai le voici se rendant à moto à l'INS avec son ami le sprinter Bonino, une voiture surgit... Les deux hommes sont à terre. L'ami s'en tirera plutôt bien mais pour notre Victor, l'addition est lourde : double fracture ouverte à la jambe, double fracture du maxillaire, lésion osseuse crânienne ; le voilà perdu pour le

sport. Le diagnostic semble formel. Mais c'est mal connaître le personnage. Un Victor Sillon ne peut se résigner. Certes, il va prendre le temps de se soigner, mais le moment venu, s'efforcer de tout reprendre à zéro. Et un jour, c'est la sortie du tunnel, le perchiste renaît. Mieux, tout se concrétise avec un nouveau record de France. Quel exemple ! Quelle leçon !

En marge de tout cela, il est bon d'ajouter que cet ami Victor a été l'un des premiers, en tant que Martiniquais d'origine, à démontrer tout ce que pouvaient nous apporter les pratiquants français d'Outre-mer. Oui, il a commencé à entrouvrir cette porte qui s'ouvrira en grand avec les BAMBUCK, les sprinters du relais 4 x 100 m. et autre Marie-Josée PEREC.

Mais limiter cet éloge à cette carrière d'athlète, aussi brillante soit-elle, est presque inconvenant car l'homme n'est pas habité seulement par le n° 1 des Sports olympiques, mais bien par le sport tout court. Et il le démontrera aisément, non seulement au lendemain de sa carrière, mais parallèlement en tant qu'enseignant et porteur de la bonne parole à l'occasion de tournées pédagogiques dans l'Afrique francophone d'alors, sans parler de missions spécifiques à Madagascar, Alger, Oran ou Dakar, pour ne s'en tenir qu'à ces deux aspects.

Sa perche posée, Victor va se multiplier davantage encore. Le voici chargé d'encadrer des

stages nationaux et internationaux d'Athlétisme, puis élargissant son horizon, le voici également détaché auprès de la Fédération Française... de Ski.

Divers championnats du monde et les J.O de Grenoble s'annoncent à l'horizon. Ainsi sera-t-il en mesure d'enrichir la préparation des spécialistes du Ski nordique. Et ça n'est pas tout ! Ne sera-t-il pas 19 années durant Directeur de l'Ecole de Formation des Conseillers sportifs du Ministère de la Coopération et des cadres étrangers de l'INSEP ? Ce qui mènera ces derniers à des postes à haute responsabilité dans leurs pays respectifs.

Cet enchaînement pour tout dire, c'est énorme. S'arrête-t-on là ? Ce serait ignorer que dans un domaine bien différent Victor Sillon a encore enrichi son palmarès avec entre-autre : La préparation physique et psychologique des "Compagnons du Devoir" en vue des Jeux olympiques des Métiers, ce qui l'amena aux côtés des sélec-

tionnés, et ce tous les deux ans, de 1987 à 1997 dans des villes désignées à travers le monde pour assurer le déroulement de ces jeux, avec au final un total de 17 médailles d'Or, 20 d'Argent et 6 de Bronze.

Et encore, ces "Dîners-Champions" organisés au profit de la lutte contre la sclérose en plaques, dans les plus grandes villes de France !

Et encore, cette collaboration avec la Fédération Française Handisport à l'occasion de grands événements tels que les Jeux olympiques. Ouf !

Pour couronner une telle activité, un tel dévouement en faveur de telle ou telle cause, on ne manquera pas d'épingler sur sa poitrine : la Légion d'honneur, l'Ordre National du Mérite, les Palmes Académiques, ces nominations faisant chaque fois de lui un Chevalier, nom qui lui va si bien. Mais je n'insiste pas trop, car il y en aura toujours pour dire que pour cette entrée dans les Gloires, il n'était que temps ! »

C'est sous les applaudissements chaleureux de toute l'assistance que Jean Donguès remet la médaille de Gloire du Sport à Victor Sillon.

* * * * *

Qui mieux que le Président de la fameuse Compagnie des Guides Chamonix (jusqu'à cette dernière semaine), pouvait présenter la Gloire suivante ? Jean Durry demande à Xavier CHAPPAZ de faire l'éloge de :

René DESMAISON

« La perte d'un personnage si marquant que René DESMAISON est un véritable défi pour la mémoire. Les souvenirs se précipitent en avalanches. S'escrimer à faire un tri, à chercher le plus fort, le plus mémorable, le plus... est une entreprise difficile. Ainsi on n'en finit pas de s'étonner des innombrables traces qu'il n'a cessé de laisser dans le cœur de ceux qui l'ont aimé bien sûr, mais aussi auprès de tant d'autres qui ont découvert et aimé la montagne dans ses livres, dans ses conférences, et par toutes ces idées que René a inventées pour faire vivre l'alpinisme et pour vivre sa vie d'alpiniste, la vie comme il aimait à dire "d'un professionnel du vide".

Merci d'honorer aujourd'hui "le Chef" comme nous aimions l'appeler dans nos différentes expéditions. Un géant de la montagne...

Du massif du Mont-Blanc à l'Oisans, des contreforts du Jannu en passant par les piliers de la Cima Ovest, les Quebradas de la Cordillère

Blanche ou les sommets du Dévoluy, René aura été chez lui dans tous les massifs du monde.

Pourtant, rien ne le prédestinait à être un grand alpiniste. Né dans le Périgord en 1930 d'une mère couturière et d'un père héros de la guerre 14/18, il gardera toute sa vie les accents chantant de cette région quittée trop tôt... René a 16 ans lorsque son parrain Paul Roze l'emmène à Paris, après un épisode qui restera certainement comme le plus douloureux de sa vie : la perte de sa mère adorée.

Sans sa présence attentive, René se cherche, entre son apprentissage de mécanicien, le scoutisme, la vente d'articles de sport. C'est alors qu'il se lit d'amitié avec Pierre Kolmann qui lui fait découvrir les rochers de Fontainebleau. C'est la révélation.

L'appel du service militaire à Briançon le confortera dans son choix. Aux places de VRP il préfère la montagne. Sur les parcours de Fontainebleau il fait la rencontre décisive : Jean Couzy alpiniste

et himalayiste de renom. C'est la fin des années cinquante, le début des années soixante. René devient guide et professeur à l'ENSA. Un grand alpiniste est né.

Si grand, qu'il nous faudrait la journée entière pour dresser la liste de toutes ses ascensions et évoquer tous ses compagnons de cordée. Sans faire un inventaire à la Prévert, on ne peut pas évoquer René sans parler de certaines de ses grandes premières hivernales : la Face Ouest des Drus, la Face Ouest de l'Olan, le Linceul aux Jorasses, le Pilier Central du Freney au Mont-Blanc...

L'homme des premières hivernales, était aussi celui des solitaires : la Face Ouest de Drus, l'arête Nord du Peigne et l'intégrale de Peuterey, et aussi quelques unes des grandes parois où il a tracé des itinéraires : les Grandes Jorasses, la Cima Ouest di Lavaredo, le Jannu, la Face Sud du Huandoy, la Face Sud du Chacraraju, le Pic de Bure... René était comme il aimait à se nommer, un professionnel du vide.

Un palmarès à donner le vertige : mille ascensions dont plus de cent premières. N'aurait-il fait que cela, son empreinte dans l'histoire de l'alpinisme aurait été grande. Mais voilà, René était insatiable et il en a fait plus, entrant ainsi au Panthéon des Grands, faisant de lui une figure mythique de l'alpinisme moderne.

Concepteur de matériel, il n'a eu cesse de faire évoluer les moyens pour gravir de nouveaux sommets. N'a-t-il pas, pour escalader les surplombs de la Cima Ouest avec Pierre Mazeaud notamment, mis au point un harnais léger d'escalade inspiré du matériel des parachutistes, élaboré avec les établissements Joanny le premier baudrier. Les chaussures Galibier, les super guides... les sacs à dos avec la famille Millet... et aussi crampons, piolets, mousquetons, cordes... Quel alpiniste n'a pas eu entre les mains du matériel Desmason ? Une marque de fabrique, un gage de qualité. Enfiler un baudrier Desmason, c'était sentir un peu de l'assurance que René donnait à chacun de ses compagnons de cordée. Et dire cela n'est pas sans signification.

Ceux qui ont eu la chance de cheminer au bout de sa corde le savent bien... le suivre ce n'était pas rien... l'expérience était unique.

Sa force de caractère, son humanité, et oserais-je reprendre l'expression employée à Chamonix à l'époque, son côté franc-tireur peu enclin à l'autorité, l'ont amené à porter secours en 1966 à deux jeunes allemands bloqués dans les Drus. L'héroïque sauveteur pour les médias est pourtant mis à pied de la Compagnie des guides... ! Incompréhension... Sa première grande reconnaissance médiatique, pour laquelle me confia-t-

il quelques années plus tard, il peut remercier les chamoniards.

René perçoit rapidement qu'il peut aussi sur le terrain de la communication accomplir des premières. C'est l'ascension du Linceul aux Grandes Jorasses, avec Robert Flematti en direct sur R.T.L, le rendez-vous quotidien des français avec les géants de la montagne.

L'ascension des Grandes Jorasses en février 1971 garde la France en haleine. René et le guide Serge Gousseault tentent l'ouverture d'une voie directe dans l'éperon Walker. Cette Walker qu'il connaît parfaitement pour en avoir réalisé, avec Jack Batkin, la seconde ascension hivernale mémorable en 1963. Ils partent pour une semaine.

L'ascension débute le 10 février. La difficulté est extrême... le froid... la neige... ensuite le mauvais temps ralentit les deux alpinistes... les lourdes charges... René ne disait-il pas : « *une hivernale commence toujours avec de gros sacs !* » Après 9 jours de passages engagés, de lutte, Serge donne des signes de fatigue. Ils ne sont plus très loin du sommet. Le 19 février ils sont bloqués sur une étroite vire 80 mètres sous la corniche sommitale.

Commence l'attente, l'incompréhension des gestes pour demander le secours... les hélicos... le vent... Agonie de Serge qui décède le 22 février. René restera auprès de son compagnon. « *Pourquoi suis-je encore là dans cette paroi ? Il fallait partir ce matin, Serge n'a plus besoin de moi. Que m'arrive-t-il ? Cette inertie, cette inaction... je ne veux pas mourir, là, immobile, mieux vaut tomber en tentant de sortir. Sortir pour dire ce qui c'est passé... nous n'avons pas failli... perdre n'est pas un déshonneur...* »

Le 25 février René est ramené dans la vallée. Cela fait 342 heures qu'ils sont dans les Grandes Jorasses. René souffre d'un très grave empoisonnement : 2,8 g d'urée dans le sang.

Cinq ans après le sauvetage du Linceul, c'est à son tour d'être sauvé, dans une opération de secours qui, comme la précédente, fera polémique. René dira qu'il doit sa vie au pilote d'hélicoptère Alain Frébault. Gérard Devouassoux, guide à la Compagnie sera le premier à le rejoindre et le ramènera dans la vallée de Chamonix, à bout de forces.

Une constitution physique exceptionnelle, un moral et une volonté hors du commun le maintiendront en vie. De ces 342 heures restera pour René une blessure, la disparition de Serge. Dès l'hiver 1973, avec Giorgio Bertone et Michel Claret, en hommage à son compagnon de cordée, il finira la "Voie Serge Gousseault" aujourd'hui encore considérée comme une des voies les plus dures des Alpes, et gravira ces maudits 80 derniers mètres.

Nul témoignage ne vaut celui du protagoniste. René, en écrivant sur le vif "342 heures dans les Grandes Jorasses", nous a fait cadeau du sien. Merveilleux écrivain, captivant conférencier, photographe talentueux, cinéaste exigeant remportant plusieurs Prix avec ses documentaires pour "Connaissance du Monde"... René ne faisait rien à moitié. Pour preuve, l'organisation de quatre expéditions pour réaliser le film "Les Andes vertigineuses".

Le petit périgourdin en a fait du chemin ! De l'atelier de couture de sa mère au Chacaraju, d'une vire de moins d'un mètre de large, où il a failli laisser la vie, au Palais de la République pour se voir remettre les insignes d'Officier de la Légion d'honneur et du Mérite National.

Et dans ce parcours, une constante : la force d'un homme qui recèle des douleurs indicibles, celles causées par la perte de nombreux compagnons de cordée, et qui, malgré tout, avance et fait face.

Homme d'exception, René a laissé des traces indélébiles. Dans les voies ouvertes, les paroles, les écrits, les lieux également, et surtout, et n'est-ce pas là le plus important, dans les traits de ses quatre enfants. René est parti sur l'autre versant le 28 septembre 2007 à l'âge de 77 ans,

après avoir mené le combat le plus dur et le plus inégal de sa vie contre la maladie, avec le courage qui le caractérisait sans jamais se plaindre. Ses cendres sont dans le Dévoluy, à la Mère Eglise à Saint-Didier en Dévoluy.

Avant de partir pour ce grand départ, René m'avait dit ceci : « *le jour où je ne serai plus là, vous ne serez pas débarrassés pour autant ! Je vais hanter tous les sommets !* »

Mais c'est la meilleure nouvelle qu'il aurait pu nous donner ! Si un jour vous sentez un léger courant d'air au fond d'un dièdre, si une neige un peu plus transparente qu'à l'habitude scintille devant vos yeux, si le vent des aiguilles émet tout d'un coup un son étrange, il se pourrait bien que ce soit René ! Maintenant nous n'avons plus peur puisque nous le savons avec certitude : il y a des fantômes aimables ; rien ne nous rend heureux comme de les savoir présents et de les deviner parfois derrière notre épaule.

Alors, quand vous lèverez les yeux sur ces montagnes de Chamonix, du Dévoluy ou d'ailleurs, et même sur la Tour Eiffel, sur ces sommets où il s'est dressé pour recevoir en plein visage la lumière du soleil après une ascension, vous saurez qu'un Géant de la montagne vous regarde. »

Une véritable ovation salue ce remarquable hommage tandis que Xavier CHAPPAZ remet la médaille de Gloire du Sport de René Desmaison, à Mireille sa fille.

Jean Durry appelle Michel OPRENDEK, homme d'escrime qui a occupé de multiples fonctions à la Fédération Française d'Escrime, à l'INSEP, à la préparation olympique, aujourd'hui Président de l'Association des Joinvillais, pour faire l'éloge de :

Jean-François LAMOUR

« Si présenter la carrière de Jean-François LAMOUR, à sa demande, est pour moi un honneur et un plaisir dont je le remercie sincèrement, je dois avouer que le faire en si peu de temps sera tout à fait frustrant, car c'est d'un ensemble qu'il faut parler.



vie. Mesdames et messieurs, en termes de sabre, cela s'appelle une banderole. Je tiens à

Aussi, sans tarder, je vous dirai que c'est à 6 ans que tout a commencé pour lui. En effet, sa maman institutrice, le présentant à la directrice de son école, celle-ci, se baissant vers le charmant bambin pour lui dire combien il était mignon, reçut en réponse la baffe de sa

vous rassurer tout de suite : la carrière de Madame Lamour, qui terminera professeur de lettres, n'en souffrit point.

Je t'accueille donc dans cette présentation, mon cher Jean-François, en livrant ô surprise ! que tu étais un garçon turbulent et plein d'énergie. C'est la raison pour laquelle tes parents t'inscrivirent à l'escrime au club voisin de Maisons-Alfort, celui du maître Augustin PARENT, ce pédagogue d'une compétence rare, issu de l'Ecole de Joinville, qui enseignait avec une foi de curé dans cette salle qui était en fait un grenier et devint un creuset de champions, pourvoyeur des équipes nationales de sabre.

Tu es bien, Jeff, un enfant de l'école PARENT. Et ce sera là, au-delà de ta base familiale déjà harmonieuse avec tes parents et Anne ta sœur, la première rencontre capitale de ta construction personnelle, sans doute la plus importante à ce stade de l'adolescence.

Expression de travail et de qualité à l'entraînement, leçons, compétitions des petites aux grandes catégories, mille et un dimanches, et autant de samedis, passés sur les pistes des banlieues parisiennes, puis en équipe de France. Un palmarès national étoffé, une demi-finale aux championnats du monde de Budapest en 1975 et les deux premières participations aux J.O. de Montréal 1976 et Moscou 1980 où, seul sabreur français qualifié à cause du boycott, tu en reviens sans médaille et meurtri. On ne refait pas l'histoire. Marqué, tu l'étais et en 1981, onzième mondial à l'époque, tu envisageais d'abandonner la compétition. Dans la nécessité avérée d'une progression que l'on savait potentielle, il y avait un chaînon manquant : un grand entraîneur.

Consciente de cette lacune, la direction technique nationale de l'époque, soutenue par le regretté président Rolland BOITELLE, fit appel au maître hongrois László SZEPESI, crime de lèse-majesté dans notre pays berceau de l'escrime. Et pourtant, cette démarche d'humilité était bien la solution.

Avec ce génial magyar, extrêmement compétent et doté d'une très forte personnalité, se forgèrent rapidement, au rythme de la vie aménagée dans l'INSEP et des saisons sportives, une totale confiance, une montée en puissance des progrès de l'entraîné, beaucoup, et aussi de l'entraîneur car nous savons, gens du bâtiment, qu'il en est ainsi. Un tandem de haute volée était né, englobant dans cette dynamique tous les équipiers nationaux et les spécialistes français. Avec toi qui en étais la locomotive, une équipe nationale performante était en train de se construire avec style et méthode, dans une rigueur jamais autant dispensée par un entraîneur national français de la spécialité.

C'est avec László SZEPESI, tout le monde l'aura compris, que ce sera produite ta rencontre avec le deuxième homme qui t'aura subjugué par son charisme et mené au sommet de la hiérarchie mondiale, pour aboutir à ce palmarès impressionnant qu'il convient, mesdames et messieurs, de rappeler :

Champion olympique individuel en 1984 à Los Angeles et en 1988 à Séoul, il est le seul escrimeur détenteur de ce double et successif titre individuel avec le grand Christian D'ORIOLA dont je salue la présence de Kate, son épouse, ici ce soir.

Médaille de bronze aux J.O. de Barcelone 1992. En montant pour la troisième fois sur le podium individuel, il frôla la passe de trois titres consécutifs. On y crût.

Médaille d'argent par équipe en 1984 et de bronze en 1992 avec ses coéquipiers Pierre GUICHOT, Philippe DELRIEU, Franck DUCHEIX, Hervé GRANGER-VEYRON et Jean-Philippe DAURELLE. Ce sont cinq médailles dont deux titres qui fleurissent le palmarès olympique de Jean-François LAMOUR.

Champion du monde individuel en 1987 à Lausanne.

Médaille de bronze par équipe au même mondial, il le sera à nouveau à celui de 1989, obtenant ainsi trois médailles mondiales dont un titre individuel.

Vainqueur des Jeux Méditerranéens en 1983, Vainqueur du Master de sabre en 1988, 13 fois champion de France, il détient le record des titres nationaux.

En 1988, Jeff, tu seras élu par le journal "l'Equipe" : Champion des Champions Français.

Bien entendu, ton cheminement dans le monde sportif était loin d'être terminé : ton parcours s'était accompagné d'études de chimie dont tu possèdes une licence, mais cette orientation fermait la porte à toute pratique de compétition. C'est ainsi que la kinésithérapie étudiée dans le cadre aménagé de l'école de Saint-Maurice, sera une profession que tu exerceras, un temps, au terme de ta carrière sportive, avant de prendre en 1993, le poste de conseiller technique pour la Jeunesse et les Sports au cabinet du maire de Paris, monsieur Jacques CHIRAC.

Ce sera ta rencontre avec le troisième homme, qui t'aura marqué et auquel ta reconnaissance et ta fidélité sont sans faille.

Dès l'abord de ces fonctions, tu manifestes ton sens de la mission, une naturelle directivité, déterminé à réaliser tes objectifs, attitude irréductible de l'esprit d'un compétiteur de haut niveau mais plus encore, légitime ambition d'un homme de service public aux avant-postes d'un secteur identifié. Dans ce parcours à la mairie de Paris, 2 ans, puis à l'Élysées durant 7 ans, tu auras beaucoup appris au contact du monde politique ; tu te seras forgé de nombreuses relations, de solides amitiés ; tu auras développé des liens tenus entre le mouvement sportif et les institutions. Au poste de conseiller créé de par l'intérêt que portait le Président CHIRAC au sport, tu te seras attaché à donner en anticipation et en temps réel, les informations nécessaires au suivi et à la connaissance du fait social sportif par la plus haute autorité du pays.

Ainsi s'ouvrait et se développait avec toi ce poste que tu as d'autant plus marqué que nous en connaissions la conséquence : le 7 mai 2002, ce sera ta nomination comme Ministre des Sports dans le gouvernement RAFFARIN, puis deux ans

plus tard, comme Ministre de la Jeunesse, des Sports et de la Vie Associative.

Tu y resteras cinq années pleines, en responsabilité de l'Etat, ce qui sera la plus longue longévité observée depuis 1966 et c'est sommairement que j'énumérerai quelques travaux significatifs de ton mandat, toujours réalisés en association avec le mouvement sportif, les partenaires publics et aussi privés :

Les Etats généraux du Sport au souhait du Président CHIRAC ; la loi de 2004 sur le dopage qui, avec la création de l'AFLD, met la France en configuration internationale avec l'AMA ; la disposition passée dans la loi LANDRAIN-GEVEAUX sur le droit à l'image collective ; le statut des fédérations ; la mise en place du corps des CTPS ; les mesures de lutte contre la violence dans les stades et celles en faveur de la promotion des femmes ; la mise en place de la Fondation du Sport, volonté également exprimée par le Président de la République ; la rénovation de l'INSEP dont tu es choqué de l'état dans lequel il se trouve ; ton investissement total à la candidature des J.O. de 2012 (grande déception unanimement partagée) et celui porté à l'organisation de la Coupe du monde de rugby pour laquelle tu nommeras un délégué interministériel aux grands événements sportifs ; la création de la POP, rattachée directement au cabinet ; la volonté de doter le ministère des sports d'un meilleur cadre juridique pour répondre aux impératifs de la société,... tel fut entre autres orientations, le lot de ces cinq années d'activités intenses parfois menées au pas de charge.

Avec un cabinet ministériel, des conseillers choisis en conséquence, tu as pris la mesure de ta fonction, t'immergeant à l'écoute d'un appareil complexe et, comme tout décideur, tu as dû affirmer des positions, trancher dans un style où

t'accuser de sabrer était un raccourci par trop fragile. Bien entendu on ne s'en priva pas.

Mais en permanence, et c'est une considération recueillie de témoignages autorisés, tu t'es battu pour que le sport soit admis comme un secteur à part entière dans la configuration gouvernementale, défendant âprement ton département ministériel, et surtout ton budget, comme on grimpe les cimes, entouré d'une équipe dont tu étais le patron omniprésent et terriblement exigeant.

Considérer que toute cette énergie fut couronnée de succès serait suspect et anormal, tant il est vrai qu'il n'est pas né le ministre qui peut se prévaloir d'une telle considération et que c'est souvent à posteriori qu'un vrai bilan peut être définitivement acté. Cependant, soucieux de faire avancer les choses, ferme dans tes engagements, parfois manichéen, mais profondément convaincu d'agir pour le bien public, ton bilan de ministre issu du sérail sportif est extrêmement positif.

Aujourd'hui député de Paris, conseiller, membre de la commission des finances de l'Assemblée Nationale, tu prends un énorme plaisir m'a-t-on dit, à agir dans ta circonscription, proche des administrés que tu rencontres régulièrement. Nul doute que les valeurs qui t'ont porté sont toujours là, sur une pente ascendante, un podium à gravir, au service des autres.

Sache, et avec toi ta famille ici présente à laquelle j'adresse nos meilleures pensées en partage, ta mère, la mémoire de ton père cet autodidacte éclairé, Isabelle ton épouse fleurettiste de l'équipe de France, Antoine et Alexandre tes enfants, oui, sache que nous, la famille de l'escrime, celle du sport, sommes fiers de ce parcours qui nous honore, honore notre pays, et c'est du fond du cœur que je t'en félicite et te dis au nom de tous : Merci ! »

C'est sous les applaudissements chaleureux de tout l'amphithéâtre que Michel OPRENDEK remet la médaille de Gloire du Sport à Jean-François LAMOUR.

* * * * *

C'est à Henri SÉRANDOUR, Président du Comité National Olympique et Sportif Français, membre du C.I.O. que Jean Durry demande de faire l'éloge de :

Pierre MAZEAUD

« Je suis particulièrement heureux ce soir, de dire en quelques mots nécessairement trop courts, notre satisfaction à toutes et à tous de vous accueillir, Monsieur le Président, Monsieur

le Ministre, Monsieur de député, Monsieur Pierre Mazeaud, alpiniste de renom, cher ami, au titre de votre promotion à la distinction de Gloire du sport.



Une promotion souhaitée par vos pairs de la Fédération des Internationaux du Sport Français à laquelle s'associe avec enthousiasme le CNOSF, heureux de vous recevoir dans cette Maison du sport où vous ne comptez que des amis.

Des amis admiratifs de l'œuvre née de vos passions :

le sport par l'alpinisme, le souci de l'intérêt général et le sens de l'Etat et du service public.

Cette distinction de Gloire du sport, au-delà de tous les titres qui jalonnent votre parcours prestigieux a, pour notre mouvement, une très forte valeur.

Tout d'abord au sens de votre engagement dans et pour le sport, car le sport français doit beaucoup à l'engagement de Pierre Mazeaud, d'abord chargé de mission auprès du Ministre de la Jeunesse et des sports en 1967 et 1968, puis Secrétaire d'Etat dans plusieurs gouvernements de 1973 à 1976.

Un engagement constant et éclairé qui repose sur vos fortes convictions solidement argumentées par l'expérience de la montagne, la connaissance de la loi, de son esprit, de sa sagesse ainsi qu'aux principes constitutionnels qui gouvernent notre société.

Une de vos convictions, comme le rappelle l'Académie des sciences morales et politiques dont vous êtes membre, s'appuie sur les valeurs inculquées par le sport, notamment le respect des règles du jeu et donc une forme de loi, qui sont pour vous indispensables à l'éducation des jeunes de notre pays.

Cette considération portée au sport, vous l'avez personnellement interprétée dans l'alpinisme dont vous êtes une des personnalités emblématiques.

Vous avez dit « que l'alpinisme se vit avec passion, il appartient à ceux qui se donnent les moyens d'atteindre les objectifs qu'ils se sont fixés, qui ne s'engagent pas qu'à moitié, qui connaissent la valeur de la solidarité entre les hommes, qui savent que c'est en s'encordant à ses semblables que l'être humain s'accomplit. »

Vous avez certainement vécu une partie de cet accomplissement après avoir emmené la première expédition française sur l'Everest, dont

vous avez personnellement atteint le sommet le 15 décembre 1978 : il y a 30 ans au jour près... Cette première est une des marques de votre volonté. La volonté de penser que les rêves sont réalisables et que les difficultés sont autant de challenges à relever.

Ce rêve de gravir l'Everest, vous avez failli ne jamais le réaliser, en étant confronté aux drames de la montagne et des effets de cette tempête de 1961 dans le massif du Mont-Blanc dont vous avez pu revenir vivant avec quelques uns de vos compagnons. Cet épisode impressionne tout autant que vos succès dans de nombreux domaines, car il n'est pas évident de repartir à la conquête de ses rêves, et notamment celui d'accéder au toit du monde, après de telles meurtrissures.

Manifestement votre philosophie du sport vous a permis de dépasser les plus grandes difficultés, et d'aller au bout de votre rêve, en vous engageant totalement et « *pas qu'à moitié* » comme vous le déclariez si justement.

Considérant votre engagement sur le plan du sport, il est difficile, voire impossible, de ne pas faire le lien avec votre investissement dans le domaine public et politique. Votre fidélité à vos convictions dans ces domaines, comme dans celui de l'alpinisme et plus généralement du sport, vous ont conduit aux plus hautes fonctions. Des fonctions dans lesquelles vous avez su conjuguer le sens du devoir avec les nécessaires évolutions de la vie publique.

Pour s'en tenir à notre domaine, je dois rappeler combien la loi, dite « loi Mazeaud », votre loi, a eu d'effets bénéfiques sur le développement du sport et la clarification des rapports entre l'Etat et le mouvement sportif. Aujourd'hui, certaines locutions ou des choix de mots résonnent encore comme autant de concepts clairs sur lesquels se sont construites les évolutions ultérieures.

Pour ma part je souhaite revenir sur un épisode récent qui marque la qualité de votre engagement par et pour le sport. Il y a quelques mois, le Conseil d'administration a eu le plaisir de vous recevoir et de vous entendre en qualité de Président de l'Association pour la Montagne pour 2018. Votre intervention enthousiasme, on peut même dire une plaidoirie ouverte sur l'avenir, a beaucoup marqué et je dois dire qu'elle est pour beaucoup dans la réflexion qui a conduit le CNOSF à repartir vers une nouvelle aventure. Mais n'est-ce pas comme vous l'avez déclaré : « *l'expérience de la montagne ne vaut-elle pas pour toute aventure humaine ?* »

Je ne voudrais pas terminer ce trop rapide retour sur quelques aspects de vos mérites sans évoquer l'œuvre de l'écrivain que vous avez trouvé le temps et la passion d'être. Je pense notamment à ce remarquable livre, heureusement réédité, « Montagne pour un homme nu » dans lequel vous dites si bien comment et combien

vous aimez la montagne pour le sport, un sport aux multiples ressources. Vous témoignez également avec sincérité de l'amitié entre les hommes par la solidarité qui les lie.

Permettez-moi pour conclure, Cher Pierre, de vous exprimer très chaleureusement celle que nous vous portons. »,

Le Président du Comité National Olympique et Sportif Français remet la médaille de Gloire du sport à Pierre Mazeaud, prestigieux défenseur du sport et grand serviteur de notre pays.

* * * * *

C'est à Georges PECHERAUD, Vice-président honoraire de la Fédération Française de Natation, Trésorier et délégué auprès de la FISF de l'Amicale des Internationaux Français de Natation, que Jean Durry demande de présenter :

Alfred SCHOEDEL

« Rencontrer une nouvelle fois Alfred SCHOEDEL et oser compter sur trois minutes pour en retrouver l'image si attachante dans nos souvenirs, m'apparaît être une gageure... Mais avec Alfred, c'était souvent le cas...

Dès le berceau, une fée avait garni sa coupe lui attribuant en qualités naturelles une dotation privilégiée : toute sa vie durant, une belle allure, du charme et de l'aisance à partager... et il s'en acquitta... La gloire du champion, éphémère sans doute, mais qu'il sût porter avec fierté... Enfin une "somme" de facultés, d'esprit et de cœur qui lui ouvriront toutes les portes de la société civile où il laissait planer une ombre de légende en évoquant sa connivence avec Tarzan et son ami Weissmuller.

Sportif de haut niveau, il le fut.

Alfred est né le 14 mai 1911 à Strasbourg, au sein d'une dynastie SCHOEDEL. Il est le quatrième d'une nichée de six frères et une sœur. A l'âge de 5 ans, il reçoit de son frère aîné Emile son brevet de natation de 25 mètres. Son destin dans cette discipline s'est scellé quelques années plus tard à Paris sous les couleurs du Sporting Club Universitaire de France. Brasseur de grand talent durant la première moitié des années 30, il devance à maintes reprises son adversaire Jacques CARTONNET qui lui était pourtant supérieur. Il affiche un savoir-faire nautique éclectique, comme tous les nageurs de son équipe, en pratiquant également le water-polo.

C'est ainsi que son palmarès s'enrichit de :
2 titres de champion de France sur 200 m brasse.
4 sélections internationales en natation

1 sélection internationale en water-polo au championnat du monde.

1 participation au championnat d'Europe de Natation en 1931

En 1932 une participation aux Jeux olympiques de Los Angeles dans une sélection française qui comprenait, Jean TARIS, Jacques CARTONNET, Emile POUSSARD (en plongeon) et Yvonne GODARD la seule femme de toute la délégation française. Ces Jeux furent pour lui un souvenir inoubliable.

A ce palmarès, je ne saurais oublier d'ajouter deux titres de champion d'Angleterre et six records de ce même pays.

Educateur, il le fut.

Très attaché aux vertus éducatives de la pratique sportive, formé au Collège des Moniteurs et Athlètes d'Antibes, le 1^{er} octobre 1941, il est affecté à l'Ecole polytechnique repliée à Lyon jusqu'en 1943. Il deviendra l'adjoint de l'officier directeur de l'instruction militaire et sportive des élèves officiers.

En 1956, il prend un poste d'enseignant sportif au lycée Janson de Sailly où il finira sa carrière en 1971. Nombre de ses élèves sont devenus des personnalités du monde industriel, bancaire ou politique. Il organisa à l'X, les premières rencontres sportives entre grandes écoles militaires européennes.

Grand dirigeant, il le fut.

D'abord au S.C.U.F. où il s'investit dans des activités bénévoles, comme Secrétaire général en 1945, puis comme Président à partir de 1950. Il crée les Challenges "Roland Lévy" et "Alfred Schoedel" qui firent les beaux jours de la natation parisienne pendant de nombreuses années.

En 1969, Alfred SCHOEBEL devient Président de l'Amicale des Internationaux Français de Natation, présidence qu'il assure avec beaucoup de réussite jusqu'en 1981. Parallèlement, il est présent au bord des bassins en qualité d'arbitre de water-polo ou chronométrateur.

Rassembleur infatigable et homme d'action efficace, en 1974, avec René Seurin et Louis Finot, il réalise un vieux rêve : laisser traces des exploits sportifs de la jeunesse de France, au travers des générations et les réunir dans une même entité associative, avec les dirigeants et les entraîneurs de toutes les disciplines.

Cette mémoire vivante doit rester un témoignage permanent pour la jeunesse et un acte de reconnaissance pour la nation toute entière : **C'est la fondation de la Fédération des Internationaux du Sport Français !** Il en assumera le secrétariat général pendant sept ans et la présidence douze ans encore... laissant le soin à Madame Monique Berlioux, grande dame du sport

français, d'assumer à son tour la présidence de cette Fédération.

Alfred avait un sens profond de sa famille. Charmeur, toujours de bonne humeur, d'une grande générosité et un sens aigu de l'entraide. Il avait de l'amitié et de l'affection à revendre pour sa famille sportive.

Titulaire de nombreuses distinctions et décorations honorifiques :

- Grand Prix du dirigeant sportif en 1984
- Grand Prix de l'Académie des Sports en 1990
- Médaille de bronze du Sport allemand
- Médaille d'Or de la Jeunesse et des Sports
- Commandeur des Palmes académiques
- Chevalier dans l'Ordre National du Mérite
- Officier de la Légion d'Honneur

Oui, Mesdames, Messieurs, Alfred Schoebel, décédé le 17 octobre 2000 est bien digne de figurer parmi les « Gloires du Sport ».

Chères Nicole et Liliane, vous pouvez être fières de votre père. »

C'est avec une grande émotion que Georges Pécheraud remet la médaille de Gloire du Sport de celui qui fut d'abord l'un des fondateurs de la FISF, puis notre président durant onze années, à Mesdames Nicole Dehais et Liliane Schoebel-Guyot, les deux filles d'Alfred Schoebel.

* * * * *

Pour rendre hommage à la dernière Gloire du Sport que nous honorons ce soir, Jean Durry rappelle qu'il ne pouvait faire meilleur choix que celui d'un homme que l'on peut considérer comme son fils spirituel, personnage rabelaisien, haut en couleurs, talentueux commentateur du direct. Il demande à Jean-Paul Brouchon de bien vouloir présenter :

Georges BRIQUET

« Il y a quarante ans, pendant les Jeux Olympiques de Grenoble, Georges Briquet disparaissait, mais sa voix chaude ne nous a pas quittés.

Né à Limoges d'un père porcelainier et d'une mère vendeuse de journaux, Georges Briquet habite non loin de l'imprimerie du "Populaire du Centre", le journal régional et bien souvent, le soir, le jeune Briquet regarde avec fascination l'activité des rotatives.

Il exerce plusieurs métiers, s'essaie au journalisme en donnant des articles à la "Gazette du Centre" et très jeune, s'installe à Paris.

Vendeur dans les grands magasins, sa verve fait de lui un collaborateur apprécié. Il participe à un radio-crochet au cours duquel il est remarqué par Jean Antoine qui vient d'effectuer, avec Alex Virot, les premiers reportages radiophoniques du Tour de France. Il devient alors un homme de radio et succède à Edmond Dehorter, le Parleur

Inconnu, le premier radio-reporter du sport dans notre pays.

Georges Briquet crée une nouvelle forme de reportage radiophonique. « *Je raconte, dit-il, tout ce que je vois, tout ce que je ressens comme si je m'adressais à de vieux amis.* »

La radio est encore balbutiante. On se réunit en famille ou au café pour écouter ses reportages.

« Viens. Reconnais la voix qui frappe ton oreille »

Ce vers de Racine lui est facilement applicable. Car la voix de Georges Briquet est reconnaissable entre toutes. Une voix ronde, chaude, mélodieuse. Lui qui n'a pas fait de grandes études, s'exprime dans un français parfait, compréhensible par tous. Son sens de la synthèse est remarquable. Il sait tout des champions dont il est devenu l'ami.

« On écoute Georges Briquet et on lit le journal le lendemain » dit-on alors !

Georges Briquet se lie d'amitié avec Tristan Bernard, Henri Desgrange et surtout avec Jacques Goddet qui lui demandera même de convaincre René Vietto de ne pas quitter le Tour de France avant son terme.

Parallèlement il présente le tirage de la Loterie Nationale et des radio-croquets. Au cours de l'un de ceux-ci, il fait débiter un jeune chanteur qui s'accompagne à l'accordéon. C'est Lucien Raimbourg qui deviendra Bourvil.

La guerre survient. La radio est confisquée par l'occupant. Pour ne pas être enrôlé dans l'équipe de Radio-Paris, Georges Briquet retourne à Limoges, puis revient dans la capitale grâce à de l'essence fournie par Georges Speicher le coureur cycliste. Il est aussitôt arrêté et déporté à Dachau.

Là, il subit les affres de la captivité qu'il racontera plus tard dans un opuscule intitulé "Rescapé de l'enfer nazi". Une fois par semaine, en général le samedi, il distrait ses compagnons d'infortune en relatant des étapes du Tour de France à l'aide d'un micro confectionné avec quelques bouts de fil de fer. Les Américains délivrent le camp mais Georges Briquet ne regagne Paris que trois mois plus tard, le temps de guérir du typhus.

Affaibli physiquement mais la voix heureusement intacte, il retrouve sa famille qui le croyait mort, ses amis et surtout la radio. Il est pressenti pour diriger le journal télévisé aux côtés de Pierre Sabbagh mais préfère devenir directeur des services sportifs de la RTF qui vient de naître.

La France doit alors se reconstruire, effacer les stigmates de la guerre. Durant le Tour de France, il décrit avec lyrisme les paysages traversés, les luttes des champions dans une

France enfin libre. Ce sont les célèbres "Cartes Postales".

Il est le héraut de la chanson de geste sportive.

Georges Briquet est devenu si important, si incontournable, qu'il devient médiateur lors du conflit entre la Fédération Française de Football et la Télévision à propos de la retransmission des rencontres. Il assiste ensuite Félix Lévitan et Jacques Marchand dans la création de l'Union Syndicale des Journalistes Sportifs de France. Il commente même le premier France-Angleterre de rugby télévisé.

Mais sa passion, sa vie c'est la radio. Il crée le Café des Sports et surtout Sports et Musique, l'émission dominicale qui, durant quatre heures, donne le reflet du sport. L'émission durera plus de quarante ans. Les journalistes qui y ont débüté et en ont assuré le succès sous sa direction sont connus. Moins connue est l'existence à ses côtés d'une collaboratrice : Madame Monique Berlioux.

Mais les mois passés à Dachau l'ont trop atteint physiquement. Il doit prendre sa retraite en 1963. Il effectue encore quelques reportages dont le dernier le 3 décembre 1967 à Oradour-sur-Glane, moins de deux mois avant de nous quitter.

Georges Briquet utilisait et faisait appliquer des principes simples :

« *Décrivez, disait-il, décrivez sans cesse. Donner l'impression à l'auditeur qu'il est assis à vos côtés et qu'il voit la même chose que vous. Parlez un français compréhensible par tous, un français excluant l'argot et l'ésotérique technique. Ne hurlez pas. Soyez encore et toujours les photographes de l'actualité.* »

Il n'y a pas de meilleurs conseils, de meilleure leçon de journalisme pour un radio-reporter. »

A l'issue de ce brillant retour dans le passé, Jean-Paul Brouchon, sous les applaudissements nourris, remet la médaille de Gloire du Sport de Georges Briquet à Monsieur René DUVAL, président du Comité d'Histoire de la Radiodiffusion.

* * * * *

Après cette présentation de la dernière Gloire du Sport de la seizième promotion, ce fut la traditionnelle photographie de l'ensemble des nouveaux élus ou de leurs représentants avec leurs présentateurs.

Puis le Président François Besson prononçant en quelques mots la clôture de la cérémonie invita, comme chaque année, tous les participants à partager un grand moment de convivialité.

UN GRAND MERCI AUX SOCIÉTÉS QUI NOUS ONT APPORTÉ LEUR SOUTIEN POUR
L'ORGANISATION DE CETTE MAGNIFIQUE RÉUNION DES AMIS DU SPORT :

RICARD - DEHOURS & FILS - DELPEYRAT S.A.

**Avec une mention spéciale à DELPEYRAT S.A. qui a su surmonter avec efficacité
d'imprévisibles obstacles, afin que nous puissions déguster son excellent produit.**

Relais des Internationaux n° 47 - février 2009

F.I.S.F. : Maison du Sport français – 1 avenue Pierre de Coubertin – 75640 Paris cedex 13

Responsable de la rédaction : Roger de GROOTE

Secrétariat : Patrick TUGAULT - Philippe GALLINGANI

Impression : COPY-HOUSE 104 rue de Sèvres 75015 PARIS